

HYMNES DE P. DE
RONSARD, GENTIL-
HOMME VANDOMOIS



Hymne
HYMNE
IV TRESCHRE-
TIEN ROY DE FRANCE
HENRY II

HYMNE IIII.

DE HENRI DEUXIÈSME DE CE NOM

Roy de France.

Muses, quand nous voudrons des Dieux nous sou-
Il faut les celebrant commencer et finir [venir,
Au pere Jupiter, comme au Dieu qui la bande
Des autres Dieux gouverne et maistre leur commande.
Mais lors que nous voudrons chanter l'honneur des Rois,
Il faudra par Henry monarque des François
Commencer et finir, comme au Roy qui surpasse
En grandeur les plus grands de ceste terre basse.

L'honneur est le seul prix que demandent les Dieux ;
Aussi l'homme mortel ne leur peut donner mieux.
Et Jupiter, après la sanglante victoire
Des geans, ne voulut recevoir autre gloire
Sinon d'oüir sonner à son fils Apollon
Comme son trait armé d'un flambant tourbillon
D'esclats, de bruit, de peur, de soulfhre, et de tonnerre,
Avoit escarbouillé leurs cerveaux contre terre
Par les champs Flegreans, et comme leurs grands corps,
Et leurs cent bras armez estoient renversez morts.
Sous les monts qu'ils portoient, et comme pour trophée
De sa victoire, Etna flambloye sur Typhée.
Sus donc, divines Sœurs, de vos dons aidez-moy
A chanter dignement vostre frere, mon Roy.

LIVRE PREMIER.

Le bucheron qui serre en sa main la coignée,
Entré dedans un bois pour faire sa journée,
Ne sçait où commencer : ici le tronc d'un pin
Se presente à l'ouvrier, là celui d'un sapin ;
Ici du coin de l'œil marque le pied d'un chesne,
Là celui d'un fouteau, ici celui d'un fresne.
A la fin tout pensif, de toutes parts cherchant
Lequel il coupera, tourne le fer trenchant
Sur le pied d'un ormeau et par terre le rue
Pour en faire une nef ou faire une charrue.

Ainsi tenant és mains le luth bien appresté,
Entré dans ton palais, devant ta Majesté,
Je doute, tout pensif, quelle vertu premiere
De mille que tu as sera mise en lumiere :
Tes vertus, tes grandeurs, ta justice et ta foy,
Ta bonté, ta pitié d'un coup s'offrent à moy,
Ta vaillance au combat, au conseil ta prudence ;
Ainsi je reste pauvre, et le trop d'abondance
D'un si riche sujet m'engarde de penser
De toutes à laquelle il me faut commencer.
Si faut-il toutefois qu'à l'une je commence ;
Car j'oy déjà ta voix d'un costé qui me tance,
Et de l'autre costé je m'entens accuser
De ma lyre, qu'en vain je la fais trop muser.

Or qui voudroit conter de quelle grand' largesse
A répandu le ciel dessus toy sa richesse,
Il n'auroit jamais fait, et son vers tournoyé
Aux flots de tant d'honneurs seroit bien tost noyé.
Il t'a premierement (quant à la forte taille)
Fait comme un de ces Dieux qui vont à la bataille,
Frere de ces guerriers qu'Homere nous a peins
Si vaillans devant Troye, Ajax et les germains
Roys pasteurs de l'armée, et le dispos Achille
Qui, rembarant de coups les Troyens à leur ville,
Comme un loup les aigneaux, par morceaux les hachoit,
Et des fleuves le cours d'hommes morts empeschoit.
Mais bien que cet Achille ait le nom de pied-vite,
De coureur, de sauteur, pourtant il ne merite

LES HYMNES.

D'avoir l'honneur sur toy, soit à corps eslançé
Pour sauter une haye ou franchir un fossé,
Ou soit pour voltiger, ou pour monter en selle
Armé de teste en pied quand la guerre t'appelle.

Or parle qui voudra de Castor et Pollux,
Enfans jumeaux d'un œuf; tu merites trop plus
D'honneur que tous les deux, d'autant que tu assemble
En toy ce qu'ils avoient à departir ensemble.
L'un fut bon chevalier, l'autre bon escrimeur :
Seul de ces deux mestiers tu as le double honneur;
Car où est l'escrimeur qui ses armes approuche
De toy sans remporter au logis une touche?
Ou soit que de l'espée il te plaise jouer,
Soit qu'en la gauche main te plaise secouer
La targue, ou le bouclier, ou soit que l'on s'attache
Contre toy pour ruer ou la pique ou la hache;
Nul mieux que toy ne sçait comme il faut démarcher,
Comme il faut un coup feint sous les armes cacher,
Comme on garde le temps, et comme on se mesure,
Comme on ne doit tirer un coup à l'avanture.

Quant à bien manier et piquer un cheval,
La France n'eut jamais ny n'aura ton égal,
Et semble que ton corps naisse hors de la selle
Centaure mi-cheval, soit que poulain rebelle
Il ne vueille tourner, ou soit que façonné
Tu le faces volter, d'un peuple environné,
Qui prés de toy s'accoude au long de la barriere;
Ou soit qu'à sauts gaillars, ou soit qu'à la carriere,
Ou soit qu'à bride ronde, ou en long manié
Ta main ait au cheval avecq' le frein lié
Un entendement d'homme; à fin de te complaire,
Et ensemble esbahir les yeux du populaire,
D'une sueuse escume il est tout blanchissant,
De ses nazeaux venteux une flame est yssant,
Le frein luy sonne aux dents, il bat du pied la terre;
Il hennit, il se tourne, aucunefois il serre
Une oreille derriere, et fait l'autre avancer,
Il tremble tout sous toy, et ne peut r'amasser

LIVRE PREMIER.

Son cœur dedans ses flancs, et monstre par sa mine
Qu'il cognoist bien qu'il porte une charge divine.

J'ay (quand j'estois ton page) autrefois sous Granval
Veu dans ton escurie un semblable cheval
Qu'on surnommoit Hobere, ayant bien cognoissance
De toy montant dessus; car d'une reverence
Courbé te saluoit; puis sans le gouverner
Se laissoit de luy-mesme en cent voltes tourner,
Si viste et si menu, que la veue et la teste
Tournans s'esblouissoient, tant ceste noble beste
Avoit en bien servant un extrême desir,
Te cognoissant son Roy, de te donner plaisir.

Or quand tu ne serois ny monarque ny prince,
Encor on te voirroit par toute la province
Comme un seigneur adroit dessus tous estimé,
Et bien tost d'un grand prince, ou d'un monarque aimé
Pour les dons que le ciel t'a donnez en partage,
Te faisant heroïque et de brave courage.
Tesmoin est de ton cœur ceste jeune fureur
Dont tu voulois près Marne assaillir l'empereur,
Lequel ayant passé les rives de la Meuse,
Remenaçoit Paris ta grand' cité fameuse.
Tu luy eusses, guerrier, ta vertu fait sentir,
Et se tirant le poil mille fois repentir
D'estre en France venu, sans une paix fardée
Par qui fut son armée et sa vie gardée.

La plus grand' part des Roys est mal-sobre en propos,
Ou point ou peu ne donne à sa langue repos,
Ou jure ou se despite, ou se vante ou blaspheme,
Ou se mocquant d'autruy est mocquable elle-mesme;
Mais tu n'es point jureur, blasphemeur ne menteur,
Colere ne despit, ne mocqueur ne vanteur;
Tu es sobre en propos, pensif et taciturne,
Qui sont les plus beaux dons de l'astre de Saturne.
Il n'y eut jamais Prince en l'antique saison
Ny en ce temps present mieux garni de raison,
Ny d'apprehension que toy, ny de memoire;
Or quant à ta memoire on ne le sçauroit croire,

LES HYMNES.

Qui familièrement ne t'auroit pratiqué.
Si tu as une fois un homme remarqué
Sans plus du coin de l'œil, allast-il aux Tartares,
Navigast-il à l'Inde, ou aux Isles barbares
Où de l'humaine chair vivent les habitans,
Voire et sans retourner sejourna-t-il vingt ans;
S'il revient de fortune un jour en ta presence,
Tu auras tout soudain de lui recognoissance;
Vertu tres-necessaire aux monarques d'avoir,
Afin de n'oublier ceux qui font leur devoir;
Car pour neant un homme au danger met sa vie
Pour son Prince servir si son Prince l'oublie.

Que dirons-nous encor? plus que les autres Roys
Tu es dur au travail : s'ils portent le harnois
Une heure sur le dos, ils ont l'eschine arnée,
Et en lieu d'un roussin prennent la haquenée;
Mais un jour voire deux tu soustiens le labeur.
Des armes sur l'eschine, et juges la sueur
Estre le vray parfum qui doit orner la face
D'un Roy qui pour combatre a vestu la cuirace.
Aussi devant le temps le poil blanc t'est venu,
Et ja tu as le chef et le menton chenu,
Signe de grand travail et de grande sagesse,
Qui de leurs beaux presens decorent ta jeunesse,
Luy adjoustant le poids de meure gravité.

Comme Prince advisé tu as tousjours esté
Prompt à croire conseil; car tu ne deliberes
Rien sinon par l'advis des vieux et sages Peres,
Qui pratiqués par l'âge ont jugement certain,
De peur de rencontrer par un conseil soudain
Du vieil Epimethé la fille Repentance,
Comme les autres Roys, qui n'ont point de prudence.

Le riche dessous toy ne craint aucunement
Qu'on luy oste ses biens par faux accusement;
Le volleur, le meurtrier, impunis ne demeurent,
Les hommes innocens par faux juges ne meurent
Sous toy leur protecteur; les coupables aussi
Envers ta Majesté trouvent peu de merci.

LIVRE PREMIER.

Ta bonté toutefois au coupable pardonne,
S'il a par les combas soustenu ta couronne;
Car tu n'es pas cruel, et ta royale main
Ne se réjouit point du pauvre sang humain;
A l'exemple de Dieu, qui ses foudres retarde,
Et en lieu de nos chefs, pour nous estonner, darde
Ou les sommets d'Athos, ou les Cerauniens,
Ou les chesnes branchus des bois Dodoniens,
Ou le haut des citez, et, du boulet qu'il rue,
Tousjours nous espouvante et peu souvent nous tue.

De toutes les vertus qui te logent aux cieux,
Ta liberalité te rend égal aux Dieux,
Liberaux comme toy, estimans l'avarice
Un peché monstrueux, escole de tout vice;
Lequel plus est remply et plus cherche à manger
De l'or tres-miserable acquis à grand danger;
Mais tu ne veux souffrir qu'un tresor dans le Louvre
Se moisissant en vain d'une rouille se couvre.

On ne void artisan en son art excellent,
Maçon, peintre, poëte ou escrimeur vaillant,
A qui ta pleine main de grace n'eslargisse
Un condigne loyer de son noble artifice;
Et c'est l'occasion, ô magnanime Roy!
Que chacun te recherche, et veut chanter de toy.

Tu n'es à tes sujets seulement debonnaire;
Si quelque potentat est pressé de misere,
De perte de pays, de menace de mort,
Ayant pitié de luy tu luy donnes support,
Et de ta grande main à ce fait coustumiere,
Chez luy tu le remets en liberté premiere,
Maugré ses ennemis qui la guerre luy font,
Et plus haut que devant luy fais dresser le front.

Que diray plus de toy? et de l'obeissance
A ton pere portée en ta premiere enfance?
L'honorant tellement comme ton pere et Roy,
Que les autres enfans prenoient exemple à toy?
Et certes qui plus est derechef tu l'honores
Comme un fils pitoyable apres sa mort encores,

LES HYMNES.

Environnant son corps d'un tombeau somptueux,
Où le bec d'un cizeau, d'un art presomptueux,
A le marbre animé de batailles gravées,
Et de guerres par luy jadis parachevées.

Dedans ce mausolée, enclos en mesme estuy,
Tes deux freres esteints dorment avecques luy,
Et ta mere à ses flancs; lesquels t'aiment et prisent,
Et du ciel où ils sont, tes guerres favorisent
De leurs rayons ardents, réjouys de te voir
De leur sceptre heritier faire bien ton devoir;
Et ton pere, de quoy, augmentant sa couronne,
Tu le passes d'autant (quant aux faits de Bellonne)
Qu'Achille fit Pelée, et qu'Ajax Telamon,
Et que le vieil Atré le grand Agamemnon.

Tu as (quelque dessein que ton cœur delibere)
Tousjours de ton costé la fortune prospere
Avecques la vertu, et c'est ce qui te fait,
Pour t'allier des deux, venir tout à souhait.
Vray est, quant à tes faits, tu veux sur toute chose
Qu'aux gestes de ton pere homme ne les prepose;
Mais la Fême qui vole et parle librement,
Qui sujette n'est point à ton commandement,
Donne l'honneur aux tiens, et en ceste partie
De tes humbles sujets ta loy n'est obeïe.

O mon Dieu, que de joye et que d'aise reçoit
Ta mere quand du ciel çà bas elle te voit
Si bien regir ton peuple, et garder l'heritage
De sa noble duché qui luy vint en partage!
Laquelle a plus de joye et de plaisir receu
De t'avoir en son ventre heureusement conceu,
Que Thetis d'enfanter Achille Peleïde,
Ou Argie la Grecque en concevant Tydide.

Si tost qu'elle se vid voisine d'accoucher,
Et que ja la douleur son cœur venoit toucher,
S'en vint à Saint-Germain, où la bonne Lucine
Luy osta la douleur que l'on sent en gesine.

Adonc toy, fils semblable à ton pere, nasquis,
Et sans armes naissant, un royaume conquis.

LIVRE PREMIER.

Lors les nymphes des bois, des taillis et des prés,
Des plaines et des monts et des forests sacrées,
Les naïades de Seine et le bon Saint Germain,
Te couchant au berceau te branloient en leur main,
Et disoient : « Crois enfant, enfant prens accroissance,
Pour l'ornement de nous et de toute la France!
Jamais tant Jupiter sa Crete n'honora,
Hercule jamais tant Thebes ne decora,
Apollon sa Delos, comme ta renommée
Rendra France à jamais sur toutes estimée. »

Ainsi en te baisant prophetisoient ces Dieux,
Quand un aigle volant bien haut dedans les cieux
(Augure bon aux Roys) trois fois dessus ta teste
Fit un grand bruit suivi d'une gauche tempeste.
Ceux ausquels Jupiter envoie ce bon-heur
En naissant, il les fait monarques pleins d'honneur,
Possesseurs de grands biens, dont le ciel aura cure,
Et n'auront point au monde une louange obscure.

Artemis aux veneurs, Mars preside aux guerriers,
Vulcan aux mareschaux, Neptune aux mariniers;
Les poëtes Phebus et les chantres fait naistre;
Mais du grand Jupiter les Roys prennent leur estre.

Au monde on ne void rien si haut ne si divin
Que les Princes sceptrez, ne qui tant soit voisin
De Jupiter qu'un Roy, dont la main large et grande
Aux soudars, aux chasseurs, et aux chantres com-
[mande,

Et bref à tout chacun; car sçauroit-on rien voir
En terre, qui ne soit plié sous le pouvoir
Des Rois enfans du ciel, qui leurs sceptres estandent
De l'une à l'autre mer, et après Dieu commandent?

Jupiter est leur pere, et generalement
Il fait des biens à tous, mais non également;
Car les uns ne sont Roys que d'une petite isle,
Les autres d'un desert ou d'une pauvre ville,
Les autres ont leur regne en un pays trop froid,
Glacé, soufflé de vent, les autres sous l'endroit
Du Cancre chaleureux, où nul vent ne soulage.

LES HYMNES.

En esté tant soit peu leur basané visage ;
Mais le nostre a le sien en un lieu temperé,
Long, large, bien peuplé, de villes remparé,
De chasteaux et de forts, dont les murs qui se donnent
Au ciel, de leur hauteur les estrangers estonnent.

Ce grand Dieu bien souvent des Princes l'appareil
Tranche au milieu de l'œuvre et leur rompt le conseil ;
Les uns font en un an leurs longues entreprises,
Des autres à neant les affaires sont mises,
Et tout cela qu'ils ont, bien que sages, pensé,
S'enfuit comme le vent sans estre commencé.

Quant aux petits desseins que nostre Roy commence
A penser, ils sont faits aussi tost qu'il les pense ;
Quant aux grands, il les pense en son lict au matin,
Vers le soir par effect il en voirra la fin ;
Tant Jupiter l'honore et tant il est prospere
Aux courageux advis que son cœur delibere.

Mais, Muse, ou je me trompe, ou sans fraude je croy
Que Jupiter a fait partage avec mon Roy ;
Il a pris pour sa part les gresles et les nues,
Les cometes, les vents, et les pluyes menues,
Les neiges, les frimas, et le vuide de l'air,
Et je ne sçay quel bruit entourné d'un esclair,
Et d'un boulet de feu qu'on appelle tonnerre ;
Mais pour soy nostre Prince a retenu la terre,
Terre pleine de biens, de villes, et de forts,
Et d'hommes à la guerre et aux Muses accorts.

Si Jupiter se vante au ciel avoir en pompe
Plus de Dieux que tu n'as, de beaucoup il se trompe.
S'il vante sa Bellonne, ou s'il vanté son Mars,
Tu en as plus de cent, recteurs de tes soldars :
[Messeigneurs de Vandosme et messeigneurs de Guise,
De Nemours, de Nevers, qui la guerre ont apprise
Dessous ta Majesté ; s'il se vante d'avoir
Un Mercure pour faire en parlant son devoir,
Nous en avons un autre accort, prudent et sage,
Et trop plus que le sien facond en son langage ;
Soit qu'il parle latin, parle grec ou françois

LIVRE PREMIER.

A tous ambassadeurs, sa mielleuse voix
Les rend tous esbahys, et par grande merveille
Le cœur, de ses beaux mots, leur tire par l'oreille;
Tant la douce Python ses levres arrosa
De miel, quand jeune enfant sa bouche composa.

C'est ce grand demi-Dieu cardinal de Lorraine,
Qui bien aymé de toi en ta France r'ameine
Les antiques vertus. Mais parsus tous aussy
Tu as ton connestable Anne Montmorency,
Ton Mars, ton porte-espée, aux armes redoutable,
Et non moins qu'à la guerre au conseil profitable.
De luy souventes fois esbahy je me suis
Que son cerveau ne rompt, tant il est jours et nuits
Et par sens naturel et par experience
Pensant et repensant aux affaires de France.
Car luy, sans nul repos, ne faict que travailler
Soit à combattre en guerre ou soit à conseiller,
Soit à faire response aux pacquets qu'on t'envoie,
Bref, c'est ce vieux Nestor qui estoit devant Troye,
Duquel tousjours la langue au logis conseilloit
Et la vaillante main dans les champs batailloit.

N'as-tu pas, comme luy, sur ta mer un Neptune,
L'admiral Chastillon? L'autre l'eut par fortune,
Cestuy-cy par vertu et pour avoir esté
Fidelle serviteur de ta grand' Majesté;
Et non tant seulement cest admiral commande
Aux ondes de ta mer, mais aussy sur la bande
De tes soudars françois, aux soudars commandant
D'une pique, et la mer rougissant d'un trident.

Et n'as-tu pas encore un autre Mars en France?
Un mareschal d'Albon, dont l'heureuse vaillance
A nul de tous les Dieux ceder ne voudroit pas,
S'ils se joignoient ensemble au milieu des combats?
Et n'as-tu pas aussi (bien qu'elle soit absente
De son palais natal) ta noble et sage tante
Duchesse de Ferrare, en qui le ciel a mis
Le savoir de Pallas, les vertus de Thémis?

Et n'as-tu pas aussi une Minerve sage,

LES HYMNES.

Ta propre unique sœur, instruite de jeune âge
En tous arts vertueux, qui porte en son escu
(J'entends dedans son cœur) des vices invaincu
Comme l'autre Pallas, le chef de la Gorgone
Qui transforme en rocher l'ignorante personne
Qui s'ose approcher d'elle et veut louer son nom?

Et n'as-tu pas aussi, en lieu d'une Junon,
La Royne ton espouse en beaux enfans fertile?
Ce que l'autre n'a pas, car elle est inutile
Au lit de Jupiter, et sans plus n'a conçu
Qu'un Mars et qu'un Vulcan; l'un qui est tout bossu,
Boiteux et déhanché, et l'autre tout colere,
Qui veut le plus souvent faire guerre à son pere;
Mais ceux que ton espouse a conçus à foison
De toy, pour l'ornement de ta noble maison,
Sont beaux, droits et bien nez, et qui dès jeune enfance
Sont appris à te rendre une humble obéissance.]

S'il se vante d'avoir un Apollon chez luy,
Tu en as plus de mille en ta cour aujourd'huy,
Un Carle, un Saint-Gelais, et je m'ose promettre
De seconder leur rang, si tu m'y daignes mettre.
Doncques que Jupiter en son palais là haut
Se tienne avecq' ses Dieux, car certes il ne faut
Qu'on l'accompare à toy qui nous monstres à veue
De quelle puissance est ta Majesté pourveue.

Nul monarque d'Europe en sa main ne tint onq'
Un royaume qui soit si large ne si long,
Plus abundant en bleds, vins, forests et en prés.
Aussi le trop de chaud n'offense tes contrées,
Ny le trop de froideur, ny le vent ruineux,
Ny le trac escaillé des dragons venimeux,
Ny rochers infertils, ny sablons inutiles.

Que diray plus de toy? de cinq ou de six villes
Tu n'es seulement Roy, mais mille et mille encor'
Avec un million, pleines de gens et d'or
Te font obeissance et t'honorent leur maistre.
Sur lesquelles on void ton Paris apparoistre
Comme un pin élevé sur les petits buissons;

LIVRE PREMIER.

Où cent mille artisans en cent mille façons
Exercent leurs mestiers : l'un aux lettres s'addonne,
Et l'autre, conseiller, tes saintes loix ordonne;
L'un est peintre, imager, armurier, entailler,
Orfèvre, lapidaire, graveur, esmailleur;
[L'autre qui est foulon imite d'artifice
Cela que Dieu bastit dans le grand édifice
De ce monde admirable, et bref ce que Dieu fait
Par mouvement semblable est par luy contrefait;]
Les autres nuit et jour fondent artillerie,
Et grands Cyclopes nuds font une batterie
A grands coups de marteaux, puis d'un égal compas
D'ordre l'un après l'autre en haut levent les bras;
On diroit que les mains de mille Salmonées
Sont en ton arsenal de nouveau retournées
(Qui dans un chariot fait d'airain se portoit,
Et courant sur un pont les foudres imitoit)
Et refrappent si dru sur la masse qui sonne,
Que le prochain rivage et le fleuve en resonne;
[Et bref, c'est presque un Dieu que le Roy des Fran-
Tu es tant obéi quelque part que tu sois [çois.
Que dès la mer Bretonne à la mer Provensalle,
Et des monts Pyrénés aux portes de l'Italle
(Bien que ton regne soit largement estendu),
Si tu avois toussé tu serois entendu.
Car tu n'es pas ainsi qu'un roy Louis unziésme,
Ou comme fust jadis un roy Charles septiésme,
Qui avoient des parens ou des freres mutins
Lesquels en s'alliant d'autres princes voisins
Ou d'un duc de Bourgogne, ou d'un duc de Bretagne,
Pour le moindre rapport se mettoient en campagne
Contre le Roy leur frere et faisoient contre luy
Son peuple mutiner pour luy donner ennuy.
Mais tu n'as ny parens, ny frere qui s'allie
Maintenant de Bourgogne ou de la Normandie,
Ou des princes Bretons. Tout est sujet à toy
Et la France aujourd'huy ne connoist qu'un seul Roy,
Que toy prince Henry, monarque de la France

LES HYMNES.

Qui te courbant le chef, te rend obéissance.] (1)
Pour toy le jour se leve en ta France, et la mer
Fait pour toy tout autour ses vagues escumer ;
Pour toy la terre est grosse et tous les ans enfante ;
Pour toy des grand's forests la fueille renaissante
Tous les ans se reframe, et les fleuves sinon
Ne courent dans la mer que pour bruire ton nom.

Pourroit-on voir enclume, ou flame ingenieuse,
Ou forge en quelque part qui ne fust curieuse
De fondre du metal et soigneuse graver
Ton visage au naïf, à fin de t'eslever
Comme un Dieu par le peuple? il n'y auroit ny rue
Ny place où l'on ne vist ta royale statue
Pour te faire adorer du populaire bas,
Si tu l'eusses voulu; mais tu ne le veux pas,
Et laisses à bon droit au Roy qui se desfie
Du peuple, qu'un marteau son renom deïfie.

Si tost que le destin eut ton chef ordonné
D'estre en lieu de ton Pere en France couronné,
Lors que chacun pensoit que tu courois la lance,
Que tu faisois tournois et masques pour la dance,
Et qu'en ris et en jeux et passetemps plaisans
De lente oisiveté tu rouillois tes beaux ans ;
Au bout de quinze jours France fut esbahie
Que tu avois déjà l'Angleterre envahie,
Et sans en faire bruit, par merveilleux efforts
Tu avois ja conquis de Boulongne les forts,
Et par armes contraint ceste arrogance angloise
A te vendre Boulongne et la rendre françoise.

Tu ne fus satisfait de ce premier honneur ;
Mais suivant ta fortune et ton premier bonheur,
Deux ou trois ans après tu mis en la campagne
Ton camp pour affranchir les princes d'Allemagne.
Adoncque toy vestu, non des armes que feint
Homere à son Achille, où tout le ciel fut peint,
Ains armé de bon cœur, de force et de proüesse,

1. Vers supprimés dans l'édition de 1584.

LIVRE PREMIER.

Tu ne mis seule aux champs la Françoise jeunesse ;
Mais Anglois, Escossois, Italiens et Grecs
Estonnez de ton nom, voulurent voir de près
Le port de ta grandeur, et tous s'assujettirent
A tes loix, et pour toy les armures vestirent ;
Où la crainte et l'honneur furent de toutes pars
Si saintement gardez entre tant de soudars
(Bien qu'ils fussent divers d'armes et de langage)
Que mesme l'ennemi ne sentit le pillage,
(Merveille) et pour ce coup l'espée et le harnois
Par ton commandement obeïrent aux loix.

Tu pris Mets en passant ; puis venu sur la rive
Du grand Rhin t'apparut l'Allemagne captive,
Laquelle avoit d'ahan tout le dos recourbé,
Ses yeux estoient cavez, son visage plombé,
Son chef se herissoit à tresses despliées,
Et de chaisnes de fer ses mains estoient liées.
Elle un peu s'accoudant de travers sur le bord
Te fist ceste requeste : « O Prince heureux et fort,
Si nature et pitié aux monarques commandent
D'aider les pauvres Roys qui secours leur demandent,
Et s'il faut par pitié secourir nos parens,
S'il faut de nos amis soigner les differens,
Las ! pren compassion de ma serve misere,
Et fils, donne secours à moy qui suis ta mere.
Quand Francus ton ayeul de Troye fut chassé
Il vint en mon país ; puis ayant amassé
Un camp de mes enfans alla veindre la France,
Et des miens et de lui les tiens prindrent naissance. »

Ainsi dit l'Allemagne, et à peine n'eut pas
Achévé, que ses fers lui tomberent à bas,
Son dos redevint droit, et ses yeux et sa face
Revestirent l'honneur de leur premiere grace ;
Et soudain de captive en liberté se vid,
Tant un grand Roy de France au besoin luy servit,
Ainsi qu'un bon enfant qui de sa mere a cure,
Et n'est point entaché d'une ingrante nature.

Estant saoul de la terre, après tu fis armer

LES HYMNES.

La flotte de tes naux, et l'envoyas ramer
Dessus la mer Tyrrhene, où elle print à force,
Maugré le Genevois, la belle isle de Corse,
Afin de faire entendre aux estrangers lointains
Combien un Roy de France a puissantes les mains.
Bref faisant par espreuve à l'ennemi cognoistre
Que par mer tu estois et par terre son maistre,
Forcé de ton destin et de tes nobles faits,
Humble te vint prier de luy donner la paix;
Lors voulant à toy-mesme et à luy satisfaire,
Pour le repos de tous la paix tu voulus faire.

Déjà la douce paix vous accordoit tous deux,
Quand il voila ses yeux d'un bandeau rancuneux,
Afin de ne prévoir le sien futur dommage,
Et que Dieu par tes mains le punist d'avantage.

Or la paix est rompue, et ne faut plus chercher
Qu'à se meurdrir en guerre et à se détrancher;
La foy n'a plus de lieu, la pitié s'est bannie,
En sa place commande horreur et felonnie;
On oit de tous costez les armeures sonner,
On n'oit pres de la Meuse autre chose tonner
Que mailles et boucliers, et Mars qui se promeine
A costé de Meziere et des bois de l'Ardéne,
S'escaye en son harnois dedans un char monté,
De quatre grands coursiers horriblement porté.
La Fureur et la Peur leur conduisent la bride,
Et la Fame emplumée allant devant pour guide,
Laisse avec un grand flot çà et là parmy l'air
Sous le vent des chevaux son pennage voler.
Ce Dieu qui de son char les espaules luy presse
D'un espieu Thracien, contraint ceste Déesse
De cent langues semer des bruits et vrais et faux,
Pour effroyer l'Europe et la remplir de maux.

Tu seras, mon grand Roy, le premier des gendarmes
Contre les ennemis qui vestiras les armes
Enceint de ta noblesse; et le premier seras
Qui de ta lance à jour leurs bandes faulseras,
[Et bravement suivy de ton infanterie

LIVRE PREMIER.

Tu feras à tes pieds une grand' boucherie
Des corps des ennemis l'un sur l'autre accablez,
Plus menu qu'on ne voit (quand les cieus sont troublez
Des vents aux moys d'hyver) tomber du ciel la gresle
Sur la mer, sur les champs, sur les bois pesle-mesle;
La gresle sur la gresle à grands monceaux se suit,
Fait maint bond contre terre et demeine un grand bruit.]

Après qu'heureusement tu auras sceu défaire
Tes ennemis vaincus, lors tu auras affaire
De mes Muses, ô Prince, et les voudras priser
Honorant mon merite, à fin d'éterniser
Toy, et tes coups de masse, et tout ce que ta lance
Aura parachevé d'une heureuse vaillance.

Si d'un cœur liberal tu m'invites chez-toy,
Ton palais me voirra menant avecque moy
Les maistres des chansons Phebus et Calliope,
Pour te celebrer Roy le plus grand de l'Europe.
Tousjours avecq' l'honneur le labour est util,
Quand on cultive un champ qui est gras et fertil.
Un Roy, tant soit-il grand en terre ou en prouesse,
Meurt comme un laboureur sans gloire, s'il ne laisse
Quelque renom de soy; et ce renom ne peut
Venir apres la mort, si la Muse ne veut
Le donner à celui qui doucement l'invite,
Et d'honneste faveur compense son merite.

Mais quoy? Prince, on dira que je suis demandeur.
Il vaut mieux achever l'hymne de ta grandeur;
Car déjà je t'ennuye oyant chose si basse,
Puis ja ma voix s'enroue et mon poulce se lasse.

Or puis que nos deux Roys les plus grands des humains
N'ont voulu recevoir la Paix entre leurs mains,
[Que Dieu leur envoyoit comme sa fille eslue,
Afin que tous les ans le soc de la charue
Eust cultivé les champs, et que par les préaux
Les troupeaux engraissez eussent de mille sauts
Resjouy le pasteur en venant à l'estable;
Et afin que l'araigne artizane admirable
Suspendant son ouvrage, eust ourdi de ses piez

LES HYMNES.

A l'entour des harnois ses filets deliez;] (1)
Bref, à fin que chacun eust fait son œuvre en joye,
Il vaut mieux prier Dieu qu'aux François il envoie
La victoire, et le chef de nostre Roy guerrier
Soit tousjours couronné de palme et de laurier,
Et que tant de combats tournent à nostre gloire.

Escoute donc ma voix, ô déesse Victoire,
Qui guaris des soudars les playes, et qui tiens
En ta garde les roys, les villes et les biens;
[Qui portes une robe empreinte de trophées,
Qui as de ton beau chef les tresses estofées
De palme et de laurier, et qui monstres sans peur
Aux hommes comme il faut endurer le labeur;] (2)
Soit que tu sois au ciel voisine à la couronne,
Soit que ta Majesté gravement environne
Le thrône à Jupiter, ou l'armet de Pallas,
Ou le bouclier de Mars; vien Déesse icy bas
Favoriser Henry, et d'un bon œil regarde
La France pour jamais et la pren sous ta garde.

(1560.)

1 et 2. Les vers entre crochets ont été supprimés dans les éditions posthumes.